

18

"Le Mont Blanc"
Déc 6^e 1934

LE MON

PAGES DE JOURNAL (1929-1932)

André GIDE

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Ces « Pages de Journal » forment un livre capital. Non seulement parce qu'elles éclairent la récente évolution de la pensée d'André GIDE, mais parce que les graves questions qui y sont débattues sont de celles qui agitent de nombreux « clercs ».

Laissons l'accessoire, pourtant bien attachant, les jugements littéraires sur Barrès, Mauriac, Massis, etc. pour l'essentiel; Ce qu'on a appelé à tort la « conversion » de GIDE au communisme. Outre que ce mot n'est pas pour lui plaire, il est inexact. Il suppose, en effet, une volte-face, une rupture. Or, GIDE nous le dit: « Communiste de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été même en étant chrétien », et si l'on peut penser qu'il s'abuse lui-même, nul ne saurait contester sa probité. En vérité, GIDE ne se « convertit », pas plus qu'il ne se maintient immobile. Il se précise, il se dépasse, il se poursuit et nous voyons, au cours de ces pages, le processus vivant et inachevé de ce développement.

« Il est absurde, dit-il, de prétendre condamner au nom de l'avenir tout le passé », ce qui est vrai de l'homme comme de la société. Aussi GIDE ne saurait-il faire table rase de son passé; il continue d'être lui-même lorsqu'il penche aujourd'hui de toute sa personne vers le communisme. Il paraît que les communistes, montrant par là qu'ils méconnaissent la gravité de l'adhésion de GIDE à leur idéal, lui reprochent ses explications. « Qu'il ne fasse donc pas tant d'histoires et qu'il adhère à une cellule! Rien de plus sain pour une conscience inquiète », répètent ces fidèles simples et impatients. Mais GIDE ne quitte pas une dévotion pour une foi que la discipline doit affermir, il ne quitte pas une chapelle pour une religion. Celui qui écrit que la religion est, avec la famille, « le pire ennemi du progrès » vient au communisme parce que, à ses yeux, « l'homme peut par le communisme parvenir à une plus haute culture, parce que c'est le communisme qui peut et doit permettre une nouvelle forme de la civilisation ». Il y vient en humaniste fervent, décidé, « selon une bonne définition à résoudre par des moyens humains tous les problèmes posés à sa réflexion aussi bien qu'à son activité. » (Jean Louverné).

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir GIDE tenter encore la concii-



18

T-BLANC *déc. 34*

liation du communisme, qui lui apparaît comme la forme présente de l'humanisme, et du Christianisme qui n'a pas cessé de le séduire. Mais il a beau faire porter sa réprobation sur les Eglises et les clergés et nous sur la parole même du Christ, sur ce qu'il appelle la trahison des chrétiens d'aujourd'hui. (« L'Eglise a tourné la parole du Christ: « Vends ton bien et le donne aux pauvres »; mais le Christ n'est pas responsable: c'est de la trahison du Christ qu'est né le communisme »), il est néanmoins obligé de convenir que « l'acceptation que le Christ prêche désarme l'opprimé et le livre à l'oppresser »; et il ajoute, illogique: « qui comprend cela peut s'indigner contre la religion sans pour cela quitter le Christ ».

Toute la contradiction momentanée de GIDE dans ce problème est ici. Comment peut-il, en effet, séparer le Christ de son enseignement d'acceptation, partie essentielle de sa parole et pierre capitale de son Eglise? Mais nous ne doutons pas que cette suprême tentative d'apaisante conciliation soit vouée à l'échec et que GIDE, quel que soit son déchirement, en vienne bientôt à tout à fait « quitter le Christ ».

Sur un autre front, GIDE poursuit son effort: celui de l'individualisme qu'il ne peut renier sans se nier. Pour Ramon Fernandez, rejoindre le communisme et le prolétariat, « c'est satisfaire un égoïsme bien compris ». Gide, lui, prend la question sous un angle plus général. « L'individualisme bien compris, affirme-t-il, doit servir à la communauté; je tiens pour une erreur de l'opposer au communisme ». Naturellement, mais nous regrettons que GIDE sur ce point s'en tienne à d'aussi simples affirmations. Voit-il bien que ce qui autorise pleinement sa conviction réside dans l'essence même du communisme (assurément, pas dans la caricature puérile qu'en font ses adversaires pour les besoins de leur cause); dans la réalité, le communisme est avant tout un idéal de libération de l'homme, libération des forces de la nature, et de la contrainte sociale: en fin de compte l'état social qui, par cet affranchissement, favorise le mieux l'éclosion et le développement sans limite de l'individu?

La place nous manque pour rappeler ici le dévouement de GIDE pour l'U.R.S.S. (« S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt »), pour marquer comment il quitte hésitant la rive idéaliste pour aborder sur la terre matérialiste (« Avec le système économique, ce qu'il importe de réformer, c'est l'homme même, et l'on ne réformera pas l'un sans l'autre ») tout en continuant de saisir les occasions de faire machine arrière (« Je reste individualiste... Staline l'a bien compris qu'est revenu sur les notions d'égalité »).

Toutes ces hésitations sont l'image fidèle d'une pensée en mouvement, vivante, d'une pensée qui ne s'est pas encore fixée et figée dans un dogme, et n'est pas près de le faire, bref de la pensée d'un humaniste du vingtième siècle.

Claude Naville

